

## Loin des alibis et des malédictions natales

*Oeuvres de Nicolas Bouvier, Gallimard, « Quarto », 1428 p.*

Pierre Rajotte

---

Numéro 202, mai-juin 2005

L'Extrême-Orient ou la destinée de l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18656ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Rajotte, P. (2005). Loin des alibis et des malédictions natales / *Oeuvres de Nicolas Bouvier, Gallimard, « Quarto », 1428 p. Spirale, (202), 16-17.*

# LOIN DES ALIBIS ET DES MALÉDICTIONS NATALES

ŒUVRES de Nicolas Bouvier  
Gallimard, « Quarto », 1428 p.

DEPUIS quelques années, la littérature de voyage jouit d'une certaine vogue et les écrivains voyageurs ont pour ainsi dire le vent dans les voiles. Le cas de l'écrivain suisse Nicolas Bouvier (1929-1998) l'illustre bien. Ignoré pendant près de vingt ans par la critique littéraire, il est aujourd'hui l'un des auteurs les plus acclamés par cette même critique et, partant, l'un des plus réédités. Une récente édition réunit cette fois l'ensemble de son œuvre, composée principalement de récits de voyage, notamment en Orient. On y trouve entre autres *l'usage du monde*, dans lequel Bouvier relate l'itinéraire qui l'a mené de juin 1953 à décembre 1954 jusqu'à la frontière pakistanaise, via la Yougoslavie, la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan, ainsi que *Le poisson-scorpion* qui décrit sa traversée de l'Inde, en particulier son séjour « douloureux » de sept mois à Ceylan en 1955. Plus d'une année passée au pays du soleil levant en 1964-1965 l'amène à écrire *Japon*, qui paraîtra ensuite sous le titre de *Chronique japonaise*. Enfin, dans le *Journal d'Aran et d'autres lieux*, on trouve des textes sur la Corée et la Chine. Au cœur de ces écrits, la représentation de l'Orient, et surtout de l'Extrême-Orient, relève pour une part du mythe et du passé, mais, paradoxalement, témoigne plus encore de la volonté du voyageur de se désaliéner de la perception ethnocentrique de sa culture occidentale.

## Un Orient mythique et historique

À 24 ans, intrigué par « le vide de notre approche culturelle » à l'égard de l'Orient, qui lui semble pourtant offrir une remarquable « densité historique », Bouvier entreprend un grand voyage vers l'Asie. Dans les universités de la fin des années quarante, écrit-il, « nous connaissions la "flèche du Parthe" sans savoir qui l'avait décochée. Les professeurs — même excellents — tombaient en catalepsie dès qu'on s'éloignait du monde judéo-chrétien ». C'est précisément « ce blanc de la carte », mais surtout le « sentiment d'une destinée historique, l'impression que l'Asie était la mère de l'Europe » qui déterminent l'« axe vers l'Est » de ses premiers voyages. S'il avoue avoir parfois trouvé « cette "mère" rongée par le mimétisme post-colonial, pourrie par la corruption, l'opium, privée de son âme par un dogmatisme puritain », il reconnaît par ailleurs

que l'Orient comble cette nostalgie des origines qui, depuis le romantisme surtout, pousse les voyageurs à rechercher sans cesse ce qu'ils ont déjà rencontré tantôt dans la peinture, tantôt dans les livres. De Xian, un des hauts lieux de la Chine classique, au paysage le plus sauvage du Takla-Makan, l'Asie lui apparaît marquée par des siècles « d'Histoire qu'on peut encore vivre aujourd'hui ». Aussi est-ce en pèlerin que Bouvier la découvre, et bien souvent à l'aide d'un savoir livresque et en fonction d'une autre temporalité que celle du voyage qu'il parvient à la rendre lisible. « Je fais un patchwork d'impressions tout à fait fugaces et complètement personnelles, [...] et d'éléments que j'ai trouvés dans l'Histoire récente ou ancienne du pays et qui les corroborent de façon révélatrice. Ça donne des espèces de petits diptyques, de jumelages entre une chose écrite en 1526 et une auberge afghane où je me trouve en 1954. »

On aurait tort toutefois de croire que Bouvier se conforme servilement à une vision convenue et mythique de l'Extrême-Orient. Certes, il ne manque pas de décrire de façon « quasi ethnologique » certains aspects caractéristiques du folklore et de la culture japonaise, du bouddhisme zen en passant par le théâtre nô. Oui, dans la première partie de *Chronique japonaise*, intitulée « La Lanterne magique », il aligne toute l'histoire nipponne, depuis ses origines mythiques jusqu'aux plus récents événements du  $xx^e$  siècle, « comme une suite d'images d'Épinal ». Oui, il parcourt en partie une « Chine bruegelienne », une Corée « toepfférienne » et un Tabriz « chagallien », il redécouvre l'Inde de Rudyard Kipling et de Henri Michaux, et valide le Japon de Marco Polo (qui n'en parle dans son *Livre des merveilles* que par ouï-dire car le Vénitien n'est jamais allé au Japon). Mais la plupart du temps, Bouvier s'attache au mât comme Ulysse afin de résister aux idées reçues et « aux mots qui ont traîné partout ». À ses yeux, « rien n'égale et rien ne vaut le spectacle de la route », tout banal qu'il puisse être, et la découvre par soi-même de « ces non-lieux que le voyage tient pour nous dans sa manche ».

## Réversibilité entre le même et l'autre

En fait, l'ailleurs correspond surtout chez Bouvier à une quête de dépaysement, d'inconnu et

de différence, à une fuite loin « des alibis ou des malédictions natales ». Le désir d'ébranler toute sa personne jusqu'à l'étrangeté explique sans doute la fascination qu'éprouve l'écrivain pour certains pays d'Asie, comme le Japon, la Chine, la Corée et l'Inde, qui passent pour avoir les formes de civilisations les plus éloignées de celles de l'Occident. Au milieu du  $xx^e$  siècle, le choix de ces destinations témoigne encore d'une forme d'opposition au récit de voyage classique conçu comme dépositaire d'une culture et d'une tradition que l'écriture doit galvaniser. Surtout, ces pays d'Orient offrent l'occasion d'« apprendre à regarder avec un œil nouveau ». L'important, estime Bouvier, n'est pas tant de « voir une chose qui fait partie des impératifs culturels » que les « petits spectacles qui se passent autour de vous et qui ont peut-être tout autant d'intérêt ». « Le monde, précise-t-il, est constamment polyphonique alors que nous n'en avons, par carence ou paresse, qu'une lecture monodique ». C'est pourquoi, bien souvent, Bouvier cherche à observer des « paysages faits de peu », petits villages verts où gisent des dieux de glaise couverts de minium frais et de papier d'argent, villes croulantes et tarabiscotées, petits quais de gare atterrants de chaleur et de misère, volcans insulaires posés dans la mer de Chine comme les cailloux du Petit Poucet, routes et vallées semées de stèles et de voix défuntes, bref ces royaumes du rien, si différents « qu'aucune frime ou imposture » ne pourraient leur enlever leur étrangeté. Pour Bouvier, le travail de l'écrivain voyageur doit consister justement à aller « voir de quoi ce rien [est] fait », à en révéler la richesse et le sens cachés.

Généralement, le dépaysement recherché par le voyageur est à la mesure de son intérêt pour la culture de l'autre. « J'étais parti pour rencontrer des gens », écrit Bouvier, particulièrement soucieux d'acquérir une connaissance plus fine des manières de faire et de vivre dans un pays oriental jusqu'à éprouver une altération interculturelle qui met en cause son identité. « Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. » Ainsi, « six mois d'hivernage [à Tabriz] ont fait de nous des Tabriz qu'un rien suffit à étonner ». « Me voilà bien Japonais ! » s'écrie-t-il à la fin d'un séjour au Japon. Le désir de retrouver sa propre culture dans celle de l'autre, désir qu'on retrouve pendant des siècles chez la plupart des

voyageurs et missionnaires occidentaux en Asie, laisse donc place chez Bouvier au détachement, à la relativisation, à la nuance et à la quête de la connaissance qui s'élabore à l'insu des discours organisés et d'une vision eurocentrique. Ses récits de voyage en Orient tendent même, un peu comme à la Renaissance avec la découverte du Nouveau Monde, à interroger le connu à partir de l'inconnu, à critiquer la civilisation occidentale. « *Si rien n'est plus bruyant qu'un enterrement chinois, les funérailles, chez nous, se déroulent dans un silence de beurre. Si nous évacuons ainsi la mort, c'est beaucoup plus affaire de société que de religion : pour nos trépassés, nous n'avons tout simplement plus une minute à perdre.* » À la limite, le décentrement recherché se manifeste par une forme d'altérité inversée, qui renvoie le voyageur à sa propre étrangeté et témoigne du droit de regard sur le regard, de penser sur la pensée que dévient maintenant l'autre. Ainsi, après des générations de voyageurs occidentaux, dont la réaction naturelle était de ridiculiser le « *pot-pourri de légendes nationales japonaises tenues pour incongrues, enfantines, absurdes ou indécentes* », Bouvier inverse la réaction afin de montrer l'in vraisemblance de nos propres croyances aux yeux de l'Asiatique : « *Après tout, un Homme-Dieu né d'une Vierge dans une étable, réchauffé par un âne et un bœuf, cloué sur deux poutres entre deux voleurs par la volonté d'un Père miséricordieux... Mettez-vous à la place du premier Japonais qui a entendu cette histoire pour nous si familière!* » Pour Bouvier, la véritable rencontre présuppose donc un point de réversibilité entre le même et l'autre, une prise de conscience, voire une forme d'empathie sans laquelle la représentation de l'Oriental n'est pas envisageable, sauf à reproduire les traditionnels poncifs de l'exotisme.

## Le voyage et l'écriture : un exercice de disparition

En plus d'un rapport à l'ailleurs et à l'autre, la pratique du récit de voyage comporte également, on le voit, un rapport à soi, une quête de sens et de connaissances. Qu'est-ce en effet que voyager, sinon se donner la possibilité de se découvrir soi-même dans la force du nouveau et le choc de l'imprévu? Paradoxalement, cette découverte ne va pas sans une certaine déperdition de soi, de ce soi appris et monté en épingle, comme le disait André Carpentier dans *Mendiant de l'infini*, son récit de voyage au Tibet. Pour Bouvier en particulier, avoir accès à « *un autre monde que celui qu'on perçoit ordinaire-*

*ment* » nécessite que le voyage devienne un « *exercice de disparition* ». « *On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels. [...]* Sans ce détachement et cette transparence, comment espérer faire voir ce qu'on a vu? » Une fois dépouillé « *de ce moi qui fait obstacle à tout* », l'écrivain voyageur peut alors accueillir en lui une réalité plus grande, celle du Monde, « *parce que, de préciser Bouvier, quand vous n'y êtes plus, les choses viennent.* »

Le voyage constitue donc une excellente préparation à l'écriture, « *car voyager c'est retrouver par déracinement, disponibilité, risques, dénuement, l'accès à ces lieux privilégiés où les choses les plus humbles retrouvent leur existence plénière et souveraine* ». Terrassé par la fatigue, tétanisé par la chaleur ou le froid, harassé par la maladie, l'écrivain éprouve « *des moments de surgissement, je dirais presque de rugissement de la réalité, où tout à coup elle est tellement forte qu'on disparaît corps et biens dans le bonheur de l'avoir perçue* ». Bref, le voyage en Orient suscite des états extrêmes qui tantôt, telle une descente aux enfers, mènent à une forme de connaissance par les gouffres, pour reprendre un titre d'Henri Michaux, tantôt, telle une ascension au paradis, amènent le voyageur à vivre des moments d'émerveillement et « *d'allégresse totale, de quasi-lévitiation* ». Pour Bouvier, ces états extrêmes sont à l'origine de sa carrière d'écrivain : « *sans cet apprentissage de l'état nomade, affirme-t-il, je n'aurais peut-être rien écrit.* » « *C'est le voyage, le "vivre ailleurs", la précarité d'une vie longtemps itinérante qui m'ont conduit à murmurer des histoires, tout comme une bouilloire portée sur la braise se met à chantonner.* »

## La fin des voyages ?

Lorsqu'il annonçait « *la fin des voyages* » dans son récit *Tristes Tropiques*, Claude Lévi-Strauss ne pouvait se douter que le voyage allait connaître une expansion phénoménale dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Au fond, ce qu'annonçait Lévi-Strauss, comme Henri Michaux et Victor Segalen avant lui, n'était-ce pas plutôt le début des voyages dont les récits sont des interrogations ouvertes à la fois sur l'attribution et sur l'insuffisance du sens inhérentes à nos rencontres avec un monde ou un autrui inconnu? Sur un plan dialectique, la fin de quelque chose n'est jamais que son début, et « *la fin des voyages* » favorise le début non seulement

d'autres voyages, mais bien de voyages autres. Comment expliquer qu'au moment où plusieurs annoncent « *la disparition progressive des différences culturelles, au profit d'une uniformité planétaire qui semble rendre tout déplacement inutile* » (Gérard Coge, *Les écrivains voyageurs au xx<sup>e</sup> siècle*), l'intérêt pour les voyages et les récits de voyage notamment en Orient ne cesse de croître — comme en témoigne l'engouement pour les récits de voyage de Bouvier? La réponse de Claude Reichler à cette question me semble particulièrement probante : « *Non, le monde n'est pas complet, sa connaissance n'est jamais achevée, contrairement à l'idée que soulignait si vivement Lévi-Strauss dans les Tristes Tropiques, c'est-à-dire contrairement à un hégélianisme qu'on aurait transposé dans l'espace terrestre. C'est ce constat, porteur d'incertitude et de menace, dont l'urgence et l'importance nous réapparaissent. Comme l'ont fait les cultures européennes depuis la Renaissance, nous nous tournons vers les récits de voyage parce qu'ils sont un vecteur de cette prise de conscience, fondation paradoxale de notre tradition* » (« *Avant-Propos* », dans Adrien Pasquali, *Le tour des horizons. Critique et récits de voyage*).

En somme, à une époque où plusieurs décrètent la mondialisation de la planète et la mort de l'exotisme, les récits de voyage de Nicolas Bouvier nous rappellent que notre connaissance du Monde n'est qu'approximative, souvent partielle, parfois tendancieuse et presque toujours le fruit d'une médiation culturelle qui a ses limites. Ils nous disent que le voyageur d'aujourd'hui peut encore découvrir du neuf là où d'autres, comme Henri Michaux, ne percevaient plus qu'un univers « *rincé de son exotisme* ». Ils nous font voir que la nature indicible de l'Orient rend nécessaire, à travers les époques, les tentatives renouvelées de le dire en fonction de l'évolution de la pensée dont ils essaient de donner la mesure. En ce sens, l'œuvre de Bouvier correspond à « *l'Esthétique du Divers* » telle que la proposait Victor Segalen, c'est-à-dire qu'elle ne vise pas à atteindre la compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais à révéler la perception aiguë d'une incompréhensibilité éternelle. « *Je crois, écrit Bouvier, que le but principal de l'existence, qui est le projet des bons moines dans le bouddhisme zen, est de percevoir la polyphonie du monde autant que son impermanence.* »

Pierre Rajotte